
U d'/of OTTAWA
39003007394371



a

IL A ÉTÉ TIRÉ

320 exemplaires sur papier teinté.
20 — sur hollande van Gelder.
10 — sur japon impérial.

Les exemplaires de luxe contiennent, hors texte, une préface de Stéphane Mallarmé.

LE SANG DES CRÉPUSCULES

DU MÊME AUTEUR

Fleurs de Neige .... 1 plaq. (épuisé.)

Georges Rodenbach .... 1 plaq.

L'Agonie du Soleil......... I. *Joies Grises*. 1 vol. (Ollendorff.)

L'Art Parjure.............................. 1 plaq. (épuisé.)

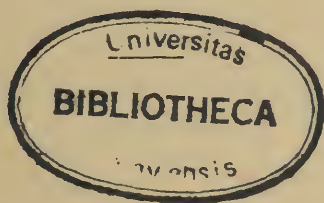
Le Sang des Crépuscules forme, avec *Joies Grises*, livre déjà paru, et *La Marée de Ténèbres*, livre qui paraîtra, l'œuvre cyclique intitulée *L'Agonie du Soleil*.

CHARLES GUÉRIN

LE

SANG DES CRÉPUSCULES

Prélude musical de PERCY PITT

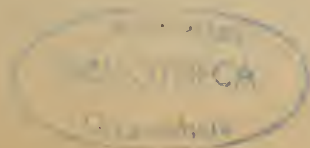


PARIS

ÉDITION DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

M DCCC XCV



PRÉLUDE

LE SANG DES CRÉPUSCULES

Lent.

I

p

p

II

p

pp

2

mf

mf

mf

marcato.

mf

ff

ff

ff

p

8a bassa

8

2

2

pp

pp

ppp

p

mf

poco marcato

mf

pp

Ped

pp

p

Ped

mf

mf

mf

p

p

Ped

mf mf

mf

mf pp

mf pp

2 2 2 2 2 2 2 2 mf

p

p

mf *marcato*

p

f

f

f

8
ff
ff
f
f
2
mf
mf
2
2
2
8
2
p
2
mf
mf
2
p
2
2
p

8

pp

pp

pp

pp

8

Un peu agité

sf

sf

sf *pp*

sf

8

mf

mf

mf

mf

pp

p

tr

pp

mf

pp

p

tr tr tr 3 8 f f 3 3 pp f 3 3

8 3 3 ff ff 3 3 3 ff ff marcato

8 3 3

f *f* *f* *f*

mf *mf* *mf*

p subito.
p subito.
p subito.
8
mf
mf
mf
8
mf
mf
sf
mf

p subito

8

p subito

p subito

3 3

3 3

p subito

3

8

f

f

f

3 3 3

f

f

8 -

sf *sf*

8 -

ff *ff* *sf* *ff*

8

sff

sff

8 pressez

fff

fff

sff

fff

fff

Tempo 1º

ff mf mf mf mf p

p tr pp p p pp mf

p

pp

8a bassa

en ralentissant

8va bassa

p

mf

2

2

2

ppp

ppp

2

8--

p mf p

Ped *

mf

mf

pp

mf pp

2

2

2

mf

p

p

mf

marcato

p

p

p

mf

p

8

fp

pp

pp

poco marcato

pp

8

2

sempre pp

8

mf

pp

8

sempre pp

mf

mf p 8

mf p

mf p 2 2 2

mf p

8

cresc. molto

ppp

ppp

ppp

marcato

ppp

8a bassa

CONSEILS AU SOLITAIRE

Aie une âme hautaine et sonore et subtile,
Tais-toi, mure ton seuil, car la lutte déprave ;
Forge en sceptre l'or lourd et roux de tes entraves,
Ferme ton cœur à la rumeur soûle des villes ;

Entends parmi le son des flûtes puériles
Se rapprocher le pas profond des choses graves ;
Hors la cité des rois repus, tueurs d'esclaves,
Sache une île stérile où ton orgueil s'exile.

Songe que tout est triste et que les lèvres mentent.
Et si l'heure en froc noir érige du silence
Les lys où mainte femme encor boira ton sang,

Marche vers l'inconnu, peut-être vers le vide,
Dans l'ombre que la Mort effarante en fauchant
Du fond des horizons projette sur la Vie.

LES DERNIÈRES POURPRES

A STÉPHANE MALLARMÉ

L'AUBE DE TRISTESSE

Il est, ce jeune avril, plus triste que l'automne,
Malgré le prélude ivre et clair des feuilles folles
Parmi l'ivoire et l'or d'écloses anémones,
Parmi d'ailés gringuenottis de rossignols.

Il est plus triste, on dirait qu'il est las de vivre
Et que les frênes sur les marges d'avenues
Dans leur songe effilé se souviennent du givre:
Et la chimère en rut s'agriffe à nos cœurs nus.

Le Rêve où meurt la Foi nous plie à sa faiblesse,
Nous devinons l'hostie absente du ciboire
Et que le Dieu des âmes simples nous délaisse ;
Et cette aube à nos yeux est lourde comme un soir.

Que la voix du sommeil poupeline nos songes,
Loin des livres railleurs et des femmes qui mentent,
Que l'ombre endorme l'amertume qui nous ronge,
Nous dont le cœur est tiède et lâche infiniment.

Toujours du vent qui pleure avec monotonie,
Du soleil qui se fane aux ais des granges closes...
Et l'âme aveugle à l'agonie exulte et nie
La résurrection radieuse des roses.

LE RAMASSEUR DE RÊVES

Dans la forêt crépusculaire de la Vie,
Je suis le bûcheron qui glane du bois mort
Où l'adieu du soleil se perpétue en ors,
Et j'ai robé des ceps à la vigne divine.

Le fagot douloureux s'incruste à ma chair vive,
Je marche, et l'ombre entend haleter mon effort
Vers la plaine nocturne où miroitent les cors
Des archers accroupis aux portes de la ville.

Au fil de l'heure ainsi je ramasse des rêves
Pour l'âtre taciturne où veillent les chimères.
Or les langues de flamme souples les enlacent,

Et, de ses doigts subtils et doux d'enlumineur,
Le feu ranime un peu de passé sur ma face,
Au rhythme assoupissant des rouets ronronneurs.

SOURDINES ANGÉLIQUES

Le vent limpide, effleurant l'ombre, endort les lys
Qui fleuriront l'avènement des chansons fraîches,
Et ravive en fuyant au ras des feuilles sèches
Les songes douloureux d'automnes abolis.

Laissez-moi, les yeux clos, les doigts anonchalis,
Comme à boire la chair savoureuse des pêches
M'assoupir dans le creux de vos seins, bonnes crêches
Aux mendiants d'amour que la vie a pâlis.

Laissez-moi ; le soleil, fardé de brume, teinte
De sang tiède et mourant l'or glauque des ruchers,
Et, renaissant de la rumeur humaine éteinte,

Voici, tel un divin pardon à nos péchés,
Crépuscule en sourdine de harpes, qu'il tinte
Un Angelus aux neiges roses des pêchers.

LE VIERGE

Ses pas font fleurir les chemins
Qu'effleure l'orteil de l'aurore ;
Ses mains sont si claires, ses mains
Découragent les lys d'éclore.

Nul d'entre les hommes ne sait
D'où cet enfant, mélancolique
Comme une histoire du passé,
Surgit au versant des collines.

Il erre en songeant ; cherche-t-il
Un calice où verser son âme,
Une âme où guérir de l'exil,
Cherche-t-il un thyrse ou des palmes ?

Le soleil meurt entre ses doigts,
Le vent du crépuscule emporte
Comme une poussière sa voix ;
Et les femmes au seuil des portes

S'arrêtent de filer le lin,
Car les souffles de la rivière
Au col fluet de l'orphelin
Enroulent des fils de la Vierge.

Et lui n'a pas levé les cils,
N'a pas vu les vierges qui filent,
Et poursuit sa route d'exil
Vers la mer où dorment les îles.

Les filles de rut à ses pieds
Prostrent leurs ventres lourds et tièdes ;
Et lui se penche, et par pitié
Ouvre sa bouche humide et cède

Aux lèvres sèches qui l'implorent
Un peu de sa chair en aumône;
Car il est le simple, il ignore
Le rictus ambigu des Faunes,

Peut-être que ses yeux d'eau bleue,
Ses yeux profonds moirés d'espoir,
Se souviennent de l'amoureuse
Entrevue au fil d'un miroir...

Nul d'entre les hommes n'a su
D'où venait cet orphelin triste
Qui dans sa robe de lin grise
Ressemblait à l'enfant Jésus.

RUPTURES

I

Son amour, effleuré par l'automne, agonise,
Et l'exil à ma foi ne fut pas exorable.
Pour en atténuer l'aveu, son ironie
Aux fronts des mots railleurs riva des masques graves.

Leur sens, qu'un vide entre les lignes envenime
De doute, se complique en subtils filigranes ;
Et l'espoir faux descend comme un soleil sénile
Aux vignes de jadis où miroitent leurs grappes.

Et, taciturne, au fil des pages taciturnes,
Sa face pâle, aux yeux effilés, aux cils teints,
Flotte à fleur de ces mots que ses mains souples griment ;

Mots aux syllabes chuchoteuses et félines,
Histrions ambigus qui miment le chagrin
Sur le tréteau félon des lettres de rupture.

II

Si votre amour est las, il faut que je m'en aille
Par les chemins à la recherche d'une autre âme,
Abandonner encore en vains pélerinages
La laine de mon âme aux griffes des broussailles.

Vous me chassez, il faut partir ; et je défaille.
Quelqu'un dont le pas frêle égratigne le sable
S'éloigne dans le parc : c'est le Passé qui passe
Avec, au doigt, l'anneau terni des fiançailles.

Les arbres m'ont parlé qui sont mélancoliques,
La source où nous mirions nos baisers va tarir :
Je laisse la maison d'autrefois orpheline.

J'entends mugir le fleuve et les roseaux gémir,
La grève est lumineuse et calme où je m'enlise ;
Le Passé n'est plus là. —
C'est donc simple, mourir.

LE SILENCE DES LITS

Serf débile lié par le sort à ton œuvre :
L'Espoir ment; à travers ce prisme de cristal
Un profil pur palpite au sordide métal,
Sous le pic clair, filon d'or brut; l'idée affleure,

Et les ondines se lutinent dans le fleuve. —
Mais le songe navré par le réveil brutal
Meurt et laisse, nostalgique du sol natal,
Ton Désir las, les yeux crevés, tourner sa meule.

Toi dont l'âme ignore une autre âme, toi qui sais
L'angoisse d'être seul au silence des lits,
La rouille étreint les carillons de ton passé.

Si le stérile gel de la lune s'avive
Aux vitraux descellés par le vent de la vie
Ramène sur ton front le linceul de l'oubli.

UN MOINE EXTATIQUE PARLE

Comme le Christ j'ai comparu devant des juges;
Pilate me laissa huer par la crapule.

Et mon silence calme a rouillé leurs insultes.

Ils m'ont lié comme le Christ au tronc d'un cèdre,
Leur fustigation dénuda mes vertèbres.

Et j'ai pour les bénir ployé le roseau-sceptre.

J'ai suscité la croix de honte par les rues,
Comme le Christ sous le rire haineux des brutes.

Et leur venin lubrifia ma lassitude.

Or, le gibet d'opprobre érigé sur le Tertre,
Mes ongles et les clous à ses bras m'incrustèrent.

Et j'assumai le poids des péchés de la Terre.

Et comme toi, mon Dieu, j'ai mordu le calice
Où le doigt du Destin ébauchait dans la lie
Un signe que mes yeux affaiblis n'ont pu lire.

J'ai souffert dans ta chair, j'ai sué l'ineffable
Agonie et cuvé l'ivresse de tes affres
Quand le Père étendit son ombre sur ta face.

Le vent de sa colère a desséché nos moelles,
Et j'ai crié ton désespoir et ton angoisse
Vers les cieux désertés où saignaient les étoiles.

On détacha nos corps de la croix. Les pieuses
Femmes à nos fronts froids raidirent les suaires ;
L'aube effila de sa rosée aux cils des veuves,
Et l'heure qui naissait nous mura dans la pierre.

Et te voilà, mon Dieu, ressuscité.
A tes reins le haillon de pourpre dérisoire
Irradie une mer aveuglante de gloire
Qui bat de ses flots d'or les murs de ta Cité.
Tes Dominations rhythment sur les théorbes
L'essor harmonieux des mondes dans leurs orbes ;
Tu traînes des soleils aux pans de ton linceul
Et les trous de tes mains en étoiles fulgurent...

Et moi, Seigneur, Seigneur ; j'ai saigné tes blessures
Et j'ai vécu ta mort : et tu me laisses seul,
Et pour l'Éternité, dans ton sépulcre.

LE PAUVRE

I

Aux soirs où son chagrin en mourant se prolonge,
Où croupissent au cœur hermétique des vases
La cendre et le sang noir des subtiles extases
Que son spleen recueillit sur les lèvres du songe ;

Vers l'heure où le jour s'atténue, où l'ombre ronge
Le peu d'or qui tremblote encor au bord des arbres,
Il demande l'aumône à la ville des marbres
Que n'ont pas revêtus les robes du mensonge ;

L'aumône pour ses yeux assoiffés de ténèbres,
L'aumône pour le mal secret de ses vertèbres,
Et pour sa lâcheté le pardon sans reproches.

L'âme, joyau d'orgueil, rompt sa gangue de pierre,
Et le pauvre s'unit à la plainte des cloches
Dont s'attriste le silence du cimetière.

II

L'aumône pour ce pauvre d'un peu de pitié,
Et qu'on lui verse du vin fort pour sa faiblesse ;
Ah ! les sandales trop étroites qui le blessent,
Et ce bâton, rugueux et tors, d'humble routier...

C'est vrai : chair en révolte et mauvais ouvrier,
Il a péché ; donc il mérite qu'on le plaigne.
Épargnez-lui les remontrances qui dédaignent,
Épargnez-lui la lourde honte de prier;

Ouvrez s'il pleure, et l'aube assoupie à la porte
Jonchera d'or et de pétales votre seuil,
Et vous, les doigts craintifs hors les bagues d'orgueil,

Vous oindrez d'huile tiède et d'essence de roses
Les ulcères de ses orteils : car il emporte
La flûte d'un dieu mort, dans son bissac, ce pauvre.

III

Sois charitable et sans orgueil pour ton prochain.
De porte en porte, avec un regard triste, il erre,
Et les pharisiens ont peur de sa misère
Et du bâton grossier qui tremble dans sa main.

Or le seul pain qu'on ne quémande pas en vain,
On le fait d'autre blé que celui de la terre
Dans les temples silencieux où, solitaire,
S'agenouillait l'humilité du publicain.

Ensoleillant sa barbe au fumier des étables,
Des cloches de l'aurore à la nuit, lamentable,
Il a marché vers Dieu, pieds nus, la corde au cou.

Si contre lui leurs cœurs sont mués en cailloux,
Ris de ces insensés qui lapident un fou,
Et d'un doigt calme indique lui la Bonne Table.

MINUTES DE FIÈVRE

J'habite l'escargot sonore d'une conque
Où le dernier aveu de la mer se prolonge.

Des jets de jade blanc s'effilent dans les vasques,
Et le mur diaphane où grimacent des masques

Vibre comme un cristal au timbre indéfini.
Des voix sussurent des romances ironiques.

Sapho, dans un rire en rut où crissent des scies,
Ronge le nez camus d'un Priape lascif.

Des larves de rubis trouent la cendre de l'âtre.
Le miroir est l'étang croupissant et verdâtre

Où tremblent à fleur d'eau des faces de noyées.
Et dans le grincement de ses dents cariées

Un péché de jadis, obscène et qui titube,
Sous mon crâne mène la ronde des succubes.

AU VIEIL AMI

I

C'est inutile d'en parler, même à voix basse ;
Je te l'ai dit, jadis, là-bas, par maints soirs gris,
Et maintes fois, sceptique en vain, tu t'attendris
A guetter mon espoir sombrant les ailes lasses.

Le Destin m'a scellé de ses mains de ténèbres
Le masque bestial du rire sur la face,
Et les hommes se ruent à cette joie et passent
Sans avoir vu le sang qui s'égoutte à mes lèvres.

O vieil ami, demeure et sois-moi charitable;
Égaye un peu la solitude de ma table
Où l'heure à mon chagrin distille son obole...

Notre âme a sangloté vers ceux qui sont partis,
Et l'ombre de la mort s'éveille avec l'automne
Puisque les êtres les plus chers nous ont menti.

II

Et puis, ne dis pas non : tu doutes que je souffre.
Je suis pâle, mais c'est pour avoir mis du fard,
Et si je t'apitoye, il y a de ta part
Une ironie, un peu, n'est-ce pas? à m'absoudre.

Ne dis pas non, je sais pourquoi : ma plainte est sourde,
Elle qui sourd partout ne vient de nulle part,
Elle est voilée, on la rencontre sur le tard ;
Par elle, il me faut crier grâce au vent qui souffle;

Parce qu'au lieu du mendiant qui sollicite
Un péché d'autrefois dont le verbe corrode
Heurte la lourde porte et me somme d'ouvrir ;

Parce qu'au fond de quelque chambre ressuscite
Cet air naïf où les paroles se démodent,
Et qu'une voix de femme éloigne et fait mourir.

III

Mon âme, un peu d'enfant, fut la dupe du Rêve,
Ce baladin avec ses fioles et ses violes,
Clerc équivoque à qui l'étole s'étiole
De voir verdir le philtre au cristal des burettes.

Le Rêve, un doigt rigide à ses lèvres murées,
Évoque Romulus Augustule et les cênes
Où le rhythme ambigu des tibicins obscènes
S'avive à l'agonie en langueur des murènes ;

Il sait l'Art maladif et quels stupres l'énervent,
Et sous son fouet d'affranchi faux les âmes serves
Halètent à la meule et crispent leurs orteils

Vers l'heure où le jongleur s'évapore en aromes :
L'aurore ivre où la vie éclate et le soleil
Sur les étoiles et les lunes de sa robe.

IV

Fuis la cellule étroite où le Rêve me rive ;
Au frêne de la vie abreuve-toi de sève,
Car ma cellule est froide et la mort des Sirènes
Alourdit le silence aux ténèbres du rite.

Sur les chemins où le gibet du Christ s'érige
Élève tes sanglots vers la face qui saigne ;
Si ta contrition arrache à sa tendresse
Le douloureux secret des étreintes stériles,

Tu sauras qu'entre mes lèvres aujourd'hui sèches
Le nom divin jaillit jadis comme une eau fraîche. —
Mais la vipère d'or ne mordra plus les doigts :

Les temps sont là d'être docile et d'être simple,
De ramener à son front nu les palmes saintes
Pour s'endormir dans les plis calmes de la Foi.

LE CALAME

FRAGMENT

O dieu mélodieux et protecteur des berges,
Le soleil trempait d'or ta robe d'émeraude,
Un fleuve t'enlaçait, et, sous les lèvres chaudes
Qu'ose à peine en passant poser le vent qui rôde,
Ta hampe frêle avait des souplesses de vierge.
Vers l'heure où, semble-t-il, neigent des songes, l'heure
Où les voix de la vie inquiète se taisent,
Où la colline en fleurs, lasse de rire au fleuve,

Laisse au fil du cristal trembler ses ombres bleues,
Les souffles veloutés de la nuit t'apportaient
Des effluves d'amour et de roses lointaines
Et l'indicible aveu que les feuilles chuchotent.
Ton âme sentit naître et mourir en silence
La palpitation fugitive des choses.
Une goutte de jour se détacha des branches
Et rejaillit, touffe de lys, d'entre les ronces,
Des pas qui s'envolaient effleurèrent les mousses :
Peut-être était-ce l'aube ou peut-être qu'un songe,
L'aile ouverte, planait sur le sommeil des sources;
Un hymne s'éloigna des cîmes, descendit,
Si grave et tendre et si limpide qu'on eût dit
La chanson réveillée aux doigts des citharèdes;
Et les roseaux pensifs des rives s'effarèrent...

LUI

Il est dans ton soleil comme il est dans ton ombre,
Il est le suc verdi qui corrode ta chair,
Il ricane dans la ténèbre, il est le ver
Qui ronge tes fruits d'or et taraude tes songes.

Ta lassitude en vain s'attable vers le soir ;
La minute qui passe et s'éloigne ravive
Le silence ; un pas lourd s'arrête, et ton convive
Laisse aux portes d'airain retomber le heurtoir.

Le fleuve en remous sourds s'engouffre sous les arches,
Et tu penches la nuit de ton cœur sur la nuit
Pour échapper au spectre rouge qui te suit
Et disloque le pont au rhythme de sa marche.

Sa face aux yeux crevés trouble l'eau des miroirs,
Il est l'angoisse ineffable du crépuscule ;
Sa voix que le cristal des coupes dissimule
Fait tressaillir le ventre grave des dressoirs.

Il est le sonneur fou qui chevauche les cloches,
Il accorde les flûtes tristes des crapauds ;
C'est le maître brutal dont tu portes le sceau,
Et l'aube t'en délivre, et l'ombre le rapproche. —

Dans le temps où les fils de l'Homme dormiront
Les Esprits suscités d'en-bas reconnaîtront
La croix qu'ils ont tracée à rebours sur ton front;

Et l'Archange accroupi sur la crête des monts,
Élargissant son rire et reployant ses ailes,
Abreuvera ton âme à ses âcres mamelles.

TRIPLE

Mon âme que le rut des cuivres roux exalte
Dessert l'autel maudit d'une idole perverse;
Son rêve se délecte à d'étranges commerces
Avec les sorciers nus, chevaucheurs d'Ephialtes;

Il n'a pas trempé l'aile à l'eau fraîche des haltes,
Des mains l'ont repoussé dont les tendresses bercent,
Mais il a su de l'ombre où le temps se disperse
Quelle énigme figea les sphinges de basalte. —

Ma seconde âme, reine anémique et subtile,
Vit aux bords des étangs où son dédain l'exile
Et note la chanson des joncs que le vent froisse. —

Tandis qu'Elle, la tendre et chère Ame naïve,
Prie et sanglote et me reproche son angoisse,
Et vers la mort se laisse aller à la dérive.

POUR UNE QUI MENT

En tes yeux faux s'irise l'âme des ciguës,
L'incarnat de tes seins décolore la pourpre,
Tes mains mentent, ton rire et tes sanglots sont fourbes,
Ta voix même, quand elle ondule, est ambiguë.

Sur la route de mort où ton ombre sinue,
Dans un silence lourd d'orgueil tu te retournes
Pour écouter monter leur plainte d'amour sourde
Vers ta gorge rigide et vers ta croupe nue.

Tu fis au son strident de la flûte des psylles
S'enrouler à tes reins mes luxures dociles;
Incruste dans ma chair ta chape de mensonges,

Je te pardonne : si tes lèvres qui distillent
Les songes suraigus et les langueurs subtiles
Endorment tel péché dont le bec fou me ronge.

SOIRS DE PÉCHÉ

Soirs de péché, soirs noirs dont nul ne sait le poids,
Soirs écrasants comme la pierre sépulcrale,
Soirs sans espoir et de malédiction grave
Pour les profanateurs des Tables de la Loi...

Contre ces soirs qui pétrifient de leurs yeux froids
Les fous dont la luxure a taraudé les races
Je m'épuise à forger un bouclier d'or rare :
Le métal de mon âme est de mauvais aloi.

Ma chair souffre et la plaie angoissante y suppure
Car elle palpita sous des lèvres impures,
Et le temple s'écroule où le Saint-Graal a lui. —

O poudroiement d'astres épars, neige sublime
Dont le givre s'incruste au vitrail de l'abîme,
Masque-moi l'ombre, et sois pitoyable à ma nuit.

LE STIGMATISÉ

Il mordit au raisin maudit, ses lèvres saignent,
Et le Péché qu'on tait l'a scellé d'un stigmate ;
En lui languit tel rare et lointain aromate
Dont la chair qu'il effleure et les âmes s'imprégnent.

Or ce lépreux, c'est moi. Mon silence dédaigne.
Mon cœur, baguier de jais stellé de gemmes mates,
Sur des sachets d'or fauve et de soie écarlate
Cèle l'ennui haineux et las des fins de règne.

Ils m'ont voulu lier à leur meule d'esclaves,
Abaisser mon orgueil au niveau de leurs baves...
Qu'importe la huée au seuil de mon église!

Je ne suis pas de ceux qu'une plèbe humilie,
Je ne sais pas me repentir : mon front ne plie
Que pour les calmes cieux où le soir agonise.

ÉTÉ DES VIEILLES JOIES

Que ton souffle renaisse, Été des vieilles joies,
Et ramène l'espoir et son divin cortège,
Et ravive l'écho de mes pas sur la grève
Où le vol des corbeaux et des rêves tournoie.

Car ma jeunesse s'empoussière aux vains grimoires,
Tant qu'elle sèche et peu à peu se désagrège,
Et l'automne, duègne ridée et sacrilège,
Vert-de-grise l'étang de mon âme et ses moires.

De la joie à pleines coupes et que j'en crie!
Je veux boire le sang changeant des pierreries
Et baigner d'or vivant mes paupières meurtries.

Eté, c'est l'heure ultime où reverdit l'écorce :
Vers les marbres brisés le ver rampe et s'efforce,
Et le lierre funèbre enguirlande les torses.

CEUX QUI CHERCHENT LEUR AME

Souffle d'amour profond dont palpitent les feuilles,
Souffle d'amour plus fort que toutes nos douleurs,
Songe des nuits, lourd de parfums et de rumeurs,
Heure infinie et calme où l'âme se recueille ;

Toi qui troubles le cœur paisible des jardins,
Épargne les enfants graves qui se souviennent
D'une bouche effleurée ou d'une peine ancienne,
Et pleurent au chevet de leurs rêves éteints.

Puisque tu sais leur ignorance et leur faiblesse,
Sois celui qui pardonne et daigne avoir pitié;
Que ta voix de leur route écarte le Passé,
Ce pauvre, qui les obsède avec sa tristesse.

Assoupis sur les bancs où neigent les tilleuls,
Ils écoutent le sphinx qui veille au seuil des livres ;
Eux qui n'ont pas vécu se refusent à vivre,
Et ce sont des enfants, et ce sont des aïeuls.

Ils ont jeté la bêche et filent la quenouille,
Ils souffrent de la joie et blasphèment l'été,
Et dans leur lourde et vile angoisse ils ont gardé
La foi qui les torture et qui les agenouille. —

Un sanglot monte du silence des jardins,
L'ombre du soir descend sur l'œuvre inachevée,
Et la nuit implacable et bestiale étreint
Les choses en langueur et dont nulle ne plaint
Ceux qui cherchent leur âme et ne l'ont pas trouvée.

LA VAINE RÉVOLTE

Si le soir lourd de ton passé, si le soir tombe
Sur ton âme, sur ton amour et sur ta foi,
Jette l'anneau d'or vert qui s'enlace à ton doigt,
L'anneau d'espoir, à l'océan d'ombre qui monte.

Sur les jours de jadis que ton songe prolonge
Tu penches ta jeunesse et tu doutes qu'il soit
Dans l'inconnu quelqu'un d'éternel dont la voix
De tristesse attendrie à ta plainte réponde.

Egoutte, note à note, alors, aux cieux déserts
Les puérilités de ta flûte, des airs
Aigus qui sembleront rire de ta révolte.

Et, pourtant, ne vaut-il pas mieux rester muet,
Attendre que le vent monotone d'automne
Éparpille le peu de cendre que tu es?

LANGUEUR D'AVRIL

La Vie a déchiré sa robe de recluse
Et tend son ventre et rit aux bouches amoureuses,
Et sa chair que l'hiver maquillait de céruse
Rayonne et se raidit en mamelles sêveuses;

Gouge adorable de pitié qui ne refuse
Ses lèvres ni son lait au lépreux las d'errer,
Il s'élève de sa rumeur ample et confuse
Un désir d'être bon et d'être pardonné.

Dans le soir qu'une flûte au loin mourante effleure
S'éloigne vers l'espoir le vol tiède des heures;
Les lilas s'agriffant aux songes maladifs

Enguirlandent d'oubli l'automne amer des livres ;
Et, muet de langueur, on écoute revivre
L'âme des arbres morts dans les jardins pensifs.

PRIÈRE DU BON SERVITEUR

Le soir ramène un peu de calme dans les âmes
Que le rire des cieux rouges et lourds révolte;
La Chasteté qui délaissa les vierges folles
S'abreuve aux calix clairs des lys qu'un baiser fane.

Ah! ces folles, Seigneur, pour qui les fous se damnent,
Passaient sur les chemins en rhythmant des carolles;
Le Désir et la Mort déformaient leurs paroles
Et leurs thyrses charnels mimaient l'ombre des palmes.

Mais l'angelus du crépuscule les éloigne
Car leur boue aurait peur de mirer les étoiles...
Maître, il est temps que je repose et que je dorme,

La brume a rafraîchi la terre pour mon corps :
Tranche le pain de songe et verse le vin fort
Pour le bon serviteur qui rentra ta récolte.

LA VOIX DU SOIR

La voix du soir est sainte et forte,
Lourde de songe et de parfums,
Et son flot d'ombre me rapporte
La cendre des espoirs défunts.

J'ai dit à l'amour qu'il s'en aille,
Et son pas d'aube, je l'écoute
Qui dans la gaieté des sonnailles
S'étouffe au tournant de la route.

La douceur de ce soir témoigne
De la bonté calme des choses.
Je voudrais vivre! Qu'on éloigne
Le vin où macèrent des roses,

Qu'on éloigne les mots subtils,
Les rhythmes triples en tiares,
Les stylets stellés de béryls
Et les simarres d'or barbares.

Je suis las des perversités,
Je voudrais que mon âme lasse
Redevienne enfant des cités
Où le lys règne sur les places,

Que mon âme d'ombre délaisse
Les jardins de ronces haineuses,
Et laisse l'orgueil pour l'humblesse
Et redevienne lumineuse.

Le ciel est tendu d'améthyste,
Et maints péchés sont déliés...
Je songe un livre de pitié
Pour les âmes simples et tristes.

RETOUR AU PARC

L'ombre dorée et bruissante des abeilles,
Comme jadis, tournoie et vibre en l'air léger
Parmi le thym et les glycines du verger :
Et l'aube sur la Vie est penchée, et l'éveille.

Pourquoi l'adolescent qui songe revient-il
Dans le parc solitaire et le verger sonore,
Au fugitif bruit d'ailes roses de l'aurore,
Lui que l'amour a rendu triste et que l'exil

A fait plus grave avec des yeux dessouvenus ?
Pareils au fol essaim des feuilles envolées,
Les papillons d'or brun errent dans les allées,
Les bancs cèlent au cœur de leurs granits moussus

Le secret des baisers que seuls ils auront sus ;
Et celui-là qui songe et suit son âme et passe
Implore le soleil d'attiédir ses mains pâles :
Les choses qu'il aimait ne le connaissent plus.

Les herbes ont voilé la chanson des eaux vives,
La porte que l'exil du maître a condamnée
S'est disjointe ; le lierre est mort, et l'araignée
Embrume d'argent clair les serrures massives.

Un désir de mourir sourd du parc lumineux
Dont l'âme ancienne avec la femme s'est enfuie ;
Et le passant du haut des terrasses fleuries
Regarde au loin surgir la ville et ses toits bleus

Et les bois revêtus de leur chasuble neuve
D'or qu'une brise ondule aux fluides haleines ;
Il écoute le sourd mugissement du fleuve
Monter comme la plainte immense de la plaine,

La voix de l'homme aux voix de l'automne se mêle,
Une langueur subtile et douce émeut l'espace
Où le neigeux frisson des colombes s'efface :
La Vie est là, sonore, effrayante, éternelle.

Et cependant l'adolescent reste pensif ;
Les yeux clos, il s'appuie au mur de la terrasse,
Et son âme semble une source, à jamais lasse,
Dont s'est figé le cristal noir parmi les ifs.

Quelqu'un qu'on ne sait pas l'a peut-être appelé...
Lointain, comme un baiser se pose sur des lèvres,
Le passé douloureux l'éveille de son rêve ;
Et triste, sans ouvrir les yeux, il a parlé :

Je sais bien qu'il faudrait descendre vers la ville
Dont surgissent les dômes d'or et les toits bleus,
Et prier avec désespoir, afin que Dieu
Transmue en charité ma souffrance stérile,

Et qu'il faudrait m'agenouiller aux pieds des pauvres,
Ceux qui n'ont pas de pain et qui n'ont plus la foi,
Et sans pitié ruer vers l'ombre à coups de fouet
Les porcs luxurieux qui grouinent dans l'auge.

Je le sais bien, hélas! et que je suis trop faible
Pour laisser dans le soir s'évanouir le cher
Fantôme et la voix calme et les yeux purs de celle
Par qui j'aï su la joie atroce de la chair.

Et je retourne au parc désert, moi qui veux vivre ;
La Vie a l'impudeur d'une femme qui ment,
Et la rouille d'octobre étreint pareillement
Les feuilles des bouleaux et les pages des livres.

Le clair soleil filtre des cîmes sur la mousse
Où comme un fin treillis flotte l'ombre des trembles ;
M'en vais-je pas fuir et mirer de source en source,
Au fil de l'eau, ma face indécise qui tremble...

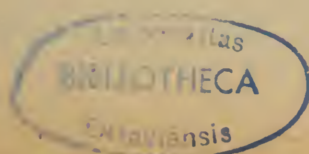
Voici venir bientôt le divin soir pensif;
Le soleil déclinant rougit l'écorce grise
Des frênes où, jadis, les passantes éprises
Ont gravé leur amour en symboles naïfs...

L'ombre. Dans la rumeur humaine qui s'éloigne
Et l'émoi fugitif et fluide des feuilles
L'âme purifiée et moins triste recueille
La bénédiction qui tombe des étoiles.

LA BRUME

A Georges Rodenbach

RONDELS DE PETITE MORT



Le vent est doux comme une main de femme,
Le vent du soir qui coule dans mes doigts;
L'oiseau bleu s'envole et voile sa voix,
Les lys royaux s'effeuillent dans mon âme;

Au clavecin s'alanguissent les gammes,
Le soleil est triste et les cœurs sont froids;
Le vent est doux comme une main de femme.
Le vent du soir qui coule dans mes doigts.

Je suis cet enfant que nul ne réclame,
Qu'une dame pâle aimait autrefois :
Laissez le soleil mourir sur les toits,
Dormir la mer plus calme, lame à lame...
Le vent est doux comme une main de femme.

Ou Magdalis, ou Magdalette, ou Maguelonne,
Un nom de sainte, un nom d'enfant, un nom de lys,
Noms plus chanteurs que le nom pur d'Amaryllis,
Tristes pourtant, d'une tristesse un peu d'automne.

Et qu'elle soit d'une candeur dont on s'étonne,
Avec aux lèvres, pour l'amour, des mots jolis,
Ou Magdalis, ou Magdalette, ou Maguelonne,
Un nom de sainte, un nom d'enfant, un nom de lys.

Qu'elle soit bonne, en sa candeur, qu'elle soit bonne,
Que son corps, échanson des tranquilles oublis,
Ne se refuse pas aux délices des lits ;
Sainte, enfant, lys, qu'elle se donne et s'abandonne,
Ou Magdalis, ou Magdalette, ou Maguelonne.

Ah ! s'en aller, comme un chagrin s'égoutte,
Vers l'asile qu'on ne sait pas,
En pleurant tout le long de la route,
Simplement parce qu'on est las.

Ah ! s'en aller, et que nulle n'écoute
S'effacer le sanglot des pas,
Loin du mal et du rire et du doute,
Et des fleurs lourdes dans les bras.

Mourir le jour et mourir toute
L'amour de celles qu'on aima...
Que les cloches sonnent le glas,
Et que l'oubli donne l'absoute ;
Et dans la nef qu'on parle bas, ne parle pas.
Ah ! s'en aller, comme un chagrin s'égoutte...

AMES DE CLOCHES

Elles ont, ces cloches, des âmes
Enfantines ;
Ames de bonnes vieilles dames
Que chagrine
Dans le tulle des campaniles
L'amoureuse rumeur des villes.

Ces cloches simples, isolées
De la joie,
A l'aube des nuits étoilées
S'apitoient
Avec des langueurs caressantes
Sur les vierges agonisantes.

Ce sont les chastes chanoinesses
De l'église
Qui s'agenouillent pour les messes
Et ravivent
La flamme de la foi mourante
Dans les cœurs que le Malin hante.

Après confesse, quand les fautes
Sont absoutes,
Elles propagent leurs voix hautes
Sous les voûtes,
Et des vastes jupes déborde
La divine miséricorde.

Elles dévident une soie
Grêle et pure
Qui s'enroule, rampe et chatoie
En guipures
Sur les nappes des Saintes Tables,
Pour les agapes délectables.

Une fois l'an elles s'envolent
Des tours mortes
En pèlerinage vers Rome,
Et rapportent
La bénédiction du pape. —
Dans la sainte ivresse de Pâques

L'encens enguirlande la ville
Et les êtres,
Le prieuré fleuri dessille
Ses fenêtres
Pour les chapes claires ou graves
De la procession d'octaves.

Mais par les soirs de Pentecôte,
Attendries
D'avoir vu que dans l'herbe haute
Des prairies
Les lèvres humides se baisent,
Les cloches, très tristes, se taisent...

Leurs âmes songent vers les sombres
Sentes creuses
Où vers l'onde ondulent des ombres
Amoureuses,
Où des senteurs chaudes circulent...
Et les vergers s'encrépusculent.

SYMPHONIE POUR

NOTRE-DAME DU CRÉPUSCULE

8

Notre-Dame du Crépuscule,
Versez la fraîcheur de vos palmes,
Bonne vierge du clair de lune,
A la détresse de nos âmes.

Vos cheveux sont de blanches algues,
Vos yeux des calices de brume
D'où les songes pâles s'exhalent ;
Notre-Dame du Crépuscule,

Sainte guérisseuse de stupres,
A nos lèvres saignantes qu'arde
La soif des voluptés impures,
Versez la fraîcheur de vos palmes.

Par votre prière ineffable
Sauvez-nous des spasmes nocturnes,
De l'âcre amour des courtisanes,
Bonne vierge du clair de lune.

Le chemin de la vie est rude,
Et dans les affres de la marche
Le morne désespoir s'incruste
A la détresse de nos âmes.

Soyez cette éternelle halte
Où s'arrête enfin notre chute,
Le port où remiser la barque;
Soyez l'asile de refuge,
Notre-Dame.

Tel un songe ouaté d'une brume fluide
Monte des sachets clos dans les lourdes armoires,
Telle ma Dame. Aux doigts fluets de ses mains moites
Des anneaux incrustés de topazes reluisent.

Par la langueur des violons qui s'ébruitent
Et plaignent leur mélancolie et l'atermoient,
Le page aux cils câlins qu'elle a lassé s'éloigne
Vers les jardins profonds où les tilleuls bruissent.

Aux vasques d'argent sombre elle avive sa gorge
Car les rubis aigus des seins se décolorent,
Et l'eau qui s'apitoye y clouera ses étoiles.

Elle meurt du secret des peines qu'elle apaise,
Et dans son rhythme grave il semble qu'on perçoive
Un douloureux symbole et qu'on devine à peine.

Presqu'une enfant et qui soit calme et qui soit simple,
Et dont le cœur soit las des songes solitaires ;
Je l'aurais prise avec des gestes qui se taisent,
Craintifs d'endolorir un peu son corps malingre.

Les soirs d'hiver où le feu meurt, la lampe éteinte,
Muets de la douceur d'avoir pleuré peut-être...
Et je serais sur ses genoux, cachant ma tête
Au creux tiède et mouillé de sa gorge indistincte.

Elle dirait des airs berceurs pour que se closent
Mes yeux, ou laisserait couler l'heure vers l'aube
Au clavecin à des sourdines de sonates.

Et, très tard, sa langueur deviendrait plus pensive,
Désir du lit profond et chaste où s'élucident
Les baisers que la vie a fanés dans son âme.

La chambre est claire obscure et le malade y mire
Un songe et sa folie en l'eau verte des glaces;
L'âme des voluptés aux lentes ailes plane,
Langueur enveloppeuse où la chair s'effémine.

Vient-elle pas l'enfant charitable promise
Qui frôle comme un flot expire sur la plage,
Et fige en diamants l'éclosion des larmes,
Et se penche au chevet des douleurs endormies ?..

Est-ce vous dont l'amour est un baume et dorlote,
Vous dont la voix est de velours, vous qu'on implore
Quand l'insomnie a retardé la mort des lampes ?

Est-ce bien vous, dame du soir, enfant très chaste
Encore pâle des chagrins que vous séchâtes,
Qui venez me donner à baiser vos mains blanches ?

Je cherche dans l'oubli l'âpre lande où me perdre,
Où le sable à jamais stérilise les germes,
Où la bise et la mort glaciales flagellent
Les feuilles d'or moisi que l'automne disperse.

Ah ! faites-moi, par un mélancolique arpège
De mandoline, vers la nuit, par l'air que j'aime,
Par des baisers enclos par vous dans tous vos gestes,
La charité d'un peu de baume sur ma peine.

Parce que, savez-vous? la Vie, elle est brutale,
Et souille l'âme avec ses mains rudes de tares,
Et meurtrit la chair faible aux rocs de ses dérives.

Que votre amour, chemin d'exil où je m'attarde,
M'ouvre l'oubli, puisque mon âme d'enfant triste
Est déjà lasse du printemps de vos sourires.

La maison dort au cœur de quelque vieille ville
Où des dames s'en vont, lasses de bonnes œuvres,
S'assoupir en suivant l'office de six heures,
Ville où le rouet gris de l'ennui se dévide.

Dans la cour un bassin où pleurent les eaux vives
D'avoir vu verdir les Tritons et d'être seules.
Et la maison laisse gémir les eaux jaseuses;
Ses yeux sont noirs où s'avivaient jadis les vitres,

Et, vers le soir, les cuivres du soleil s'éteignent
Sur les plafonds tendus de terreuses dentelles
Qu'un coup de vent parfois tord comme des écharpes.

Les mites ont aimé dans les tentures ternes :
Aussi, charme décoloré des chambres, charme
Des rêves qu'on a trop songés et qui se taisent.

Sur le rivage où vient mourir la Mer du Songe
La vierge a célébré l'office de ténèbres,
Au mugissement sourd des orgues éternelles
Et de l'Esprit du vent qui beugle dans sa conque.

Et comme un ventre a tressailli la grève sombre,
Le rêve du baiser hante le sable inerte ;
Et celle dont la chair inquiète s'énerve
Défaille sous la lèvre expirante de l'onde...

Elle impose le geste blanc de ses mains mortes
Aux cieux profonds, à la mer, muet miroir morne
Où se déforme la souffrance de la lune.

Et son spectre décroît ; et, monotone et triste,
Elle marmonne un lied de marins en dérive,
Et la brise alanguie algue sa chevelure.

Scellant ses lèvres sur la langue qui renonce,
L'une cèle en ses yeux l'essence de la lune;
La pénultième s'irradie en lourds effluves
Et le son de sa voix cristallise le songe;

L'autre : un masque d'or noir; nulle lampe ne sonde
Son âme, escalier vide aux funèbres volutes :
Le Sommeil, le Silence et la Mort, sœurs élues
Par Notre-Dame ineffable de la Pénombre.

L'angoisse du soleil a transmué leurs traînes
En fleuves fabuleux d'ombres incandescentes,
Et tandis qu'aux parvis du soir elles descendent,

Leur doigts, nés de la chair diaphane des anges,
Sur un rhythme ouaté des sourdines du rêve
Leurs doigts d'ancien ivoire effeuillent les luths frêles.

D'une fleur sèche j'ai marqué la fin du livre.
Je souffrais vainement l'ivresse d'être lâche,
D'être celui qui n'agit pas et qui s'afflige,
Et dont l'or infécond dort enfoui dans l'âtre.

Pour ma tristesse elle effleura sa mandoline
Où les cordes mouraient aux doigts de sa main lasse,
Et sur sa lèvre un lied erra, mélancolique,
Dont elle attiédissait la neige des syllabes...

La voix s'éloigne ; elle est de plus en plus lointaine.
Les vagules d'argent du lied triste s'éteignent,
Sur la grêve du crépuscule elles se figent.

Et dans la lente mort des notes indécises
Sur mon âme du soir tombe en fine bruine
L'amertume où s'enveloppent ceux qui s'exilent.

La plainte que le vent du crépuscule apporte,
De loin venue, avec la lune, et presque nulle,
Et dont le charme au cœur de l'ombre s'atténue,
C'est la plainte où mon songe en douceur s'évapore.

Au cadran du Destin, ma Dame, l'heure est proche,
Et, tandis que la mort distille les minutes,
De leurs lys d'or tes seins fragiles se dénudent,
Et ton page a sonné tristement dans sa corne.

Vous endormir, mon songe las, hautaine vierge,
N'être plus qu'un vain marbre en sa gaîne de lierre
Au parc de mon amour que votre âme abandonne...

Brisé le fil subtil par quoi nous nous liâmes,
Sapho, mon songe las, rebelle aux lèvres d'homme,
Que la Nuit vous dorlote et vous soit nuptiale.

L'AUTOMNE AMER

L'Automne ! et tout amour de vivre s'abolit ;
Sur la robe des cieux le sang du crépuscule
En cristaux violets filtre et se coagule,
Et le canal se décompose dans son lit.

L'automne amer, et l'or des feuilles dans la brume,
Et le silence, invite à nous ramentevoir
Maint amour triste et désuet qu'un calme espoir
Dans la cendre des heures défuntes rallume.

Et par la voix du vent d'octobre le Destin
Jette à la vieille plainte humaine ces réponses :
Le sépulcre du dieu cède aux griffes des ronces,
Et l'esclave halète à la charrue en vain,

Le souffle, au fond du soir, de la Mort qui respire
Courbe et dessèche le blé fauve dans les champs,
Et les poètes sont mornes, et les enfants
Dédaignent leurs hochets et ne savent plus rire ;

Dans son maillot bariolé de bateleur
Le Rêve a détourné la femme de sa tâche,
Et l'homme, comme un bœuf lassé rentre à l'étable,
Dans la pluie et la nuit retourne à sa douleur. —

Et j'écoute parler le Destin dans l'automne ;
Le souffle de la Mort est venu jusqu'à moi,
Et cet hôte peut-être a dormi sous mon toit
Car j'ai peur du silence et de l'heure qui sonne.

L'ombre emplit mes jardins de cristal où les lys
Hors des vases de jade érigeaient leurs étoiles,
Une araignée au ventre vert tisse sa toile
Dans l'armure du fier chevaucheur de jadis,

La barre noire a violé mon écu vierge :
Et c'est mon châtiment d'être entré dans la vie,
Serf du haineux ennui de mon âme asservie,
Comme un burgrave entre botté dans une auberge ;

On a versé l'avoine à mes songes fourbus
Et fourbi d'argent clair leurs sabots lourds de bourbe,
Tandis que la langueur des filles aux mains fourbes
Distillait du poison dans la corne où je bus.

Le maître du festin a dupé son convive ;
Et comme tremblotait sa nef au bord de l'eau,
Le vent félon ayant soufflé sur mon falot,
J'ai descendu le fleuve noir à la dérive.

Et c'est l'automne et les lieder débilitants;
Un pressentiment grave émeut l'âme des choses,
Et dans l'odeur éparse et mourante des roses
Le pèlerinage est passé des vieux printemps. —

Que le mutisme soit la suprême révolte :
Sur le Verbe figer le scel de son orgueil
Et clouer le hibou par les ailes, au seuil
De la grange où pourrit la mauvaise récolte.

Je me tais donc. Je suis celui qui souffre seul,
Prêtre raidi sous l'or des hautains sacerdoces,
Et mon âme a taillé dans sa robe de noces
La soie et le satin stridents pour son linceul.



Or j'ai, tels soirs de dédaigneuse somnolence,
Flusteur ivre du suc magique des pavots,
De subtil songe ouvré ce poème, caveau
Où saigne mon orgueil muré dans le silence.

PRÉLUDE A L'OMBRE

Tels soirs d'hiver, que ton âme se remémore,
Tels soirs d'hiver où les lampes toutes éteintes,
Se remémore un parc cuivré de feuilles mortes,
Un parc désert où chantonnaient de vagues plaintes.

Nous ne sûmes ce que recélait son silence
Ni quelles peines avaient pleuré sous ses arbres ;
Et nous nous sommes dit de ces paroles lentes,
De ces paroles en mineur où l'on s'attarde.

Quand, pour les noces d'or des vieillotes idées,
L'Automne, avec des mains tremblantes et ridées,
Accordera son violon roux et qui grince,

Sache songer au parc d'antan; et, sous ton porche
Les torches de la vie antérieure éteintes,
Tels soirs d'hiver, que ton âme se remémore.

LA CHAMBRE DE L'ABSENTE

Madeline, Josette, Hermine ou Bérengère ?
Un nom de tulle frêle et de vieilles dentelles,
Un rire rose et des douceurs de geste telles ;
L'âme dévote, exquisement, et si légère...

Mais son âme et ses douceurs de geste, où sont-elles ?
Brume parmi l'exil des brumes étrangères,
Peut-être ; aussi, depuis, au cœur des étagères,
La poussière chagrine l'or des immortelles ;

L'air garde le parfum des dernières automnes,
Et le lit, veuf de l'oreiller vierge, s'étonne
D'être clos sous les buis fanés d'anciens Rameaux.

Et dans l'apaisement d'extases infinies,
La chambre triste dort, immuable et bénie
Par un pensif et douloureux « Ecce Homo ».

BAISER DU SOIR

Baiser du soir, charme attristant du jour qui baisse
Et du vent tiède dans les grappes de glycines,
Musique et bruits de voix dans les chambres voisines,
Heure toute de songe et toute de paresse...

Des papillons battent de l'aile dans la pièce
Vers la lampe dont la langueur les hallucine;
Dans la pénombre d'onduleuses Mélusines
Se déroulent aux plis de la tenture épaisse.

Baiser du soir où sa bouche humide s'appuie
Sur mes lèvres, et se repose, et s'est enfuie;
Baiser du soir et son silence si conforme

Aux douceurs d'après-midi calmes à confesse :
Et dans l'ombre odorante à peine il semble presque
Que ce soit l'alme et bonne Mort où l'on s'endorme.

MUSICIENS DE NUIT

Ils sont venus, les surannés musiciens,
Avec les violons, les violes et les flûtes,
Vous souvenez-vous pas qu'antan vous vous y plûtes?
Avec leurs violons et des noëls anciens.

Prêtez l'oreille, Dame, au bord des persiennes :
Ils sont venus ce soir, mais ne reviendront plus,
Les musiciens fous qu'emporte le reflux
Vers la Thulé vouée aux voix éoliennes...

Dans la tristesse du baiser furtif de l'heure
C'est le rêve aboli que leurs violons pleurent;
Dame, cet air en sourdine de sourdelines,

Air d'autrefois où s'attendrit votre âme lasse,
C'est un peu de la vie éternelle qui passe
Dans la brume et l'exil où notre amour décline.

SOLEIL DE LA TOUSSAINT

Soleil de la Toussaint et sa toute douceur,
Et les cloches si défaillantes des églises
Qui ravivent l'automne à leur mélancolie
Et dans une pitié sonnent le glas des fleurs.

C'est le jour s'assoupir en subtiles rumeurs ;
Vieille que le venin de l'heure débilite,
La Vie égrène au fil de sa voix qui décline
Des chansons sans raison où s'attriste le cœur.

La source qui mirait l'or des songes s'est tue,
Les bouleaux défeuillés tremblent de lassitude ;
Ah ! la Mort proche et nul espoir de l'éluder,

Ah ! ces jardins jaunis dont les ombres descendent,
Et leurs murs bas, tièdes encor, où s'accouder
Pour, en silence, alanguir sa convalescence.

EN JONCHÉE AUX ALLÉES D'OCTOBRE

A l'heure où le baiser du soir palpite et rôde,
Divin d'être exhalé de bouches inconnues,
Et du cœur des jardins reflue aux avenues,
Lourd d'ombre et de langueur et de tièdes arômes,

Et, fou d'ancien soleil et d'effleurer les robes,
En chuchotant se coule au creux des gorges nues,
Les doigts pensifs, telles des aubes ingénues,
Les vierges à mourir ont effeuillé des roses.

Or les cygnes s'enfuient en troupes éperdues,
Le vent, gonflé de pluie et de cendre, module
Une chanson plus grave aux joncs de la rivière ;

Et parmi les jardins où les roses vieillissent,
Au rhythme, lentement, de leurs mains affaiblies
Les amoureux d'automne ont effeuillé les vierges.

QUELQUES-UNS

Ceux qui songent :

Vers les monts embrumés qu'un peu de sang clair ourle
Leur rêve a reployé ses ailes comme un cygne ;
Tels des ouvriers las qui rentrent de la vigne,
Muets, et dans le soir pensif, ils s'en retournent.

Ceux qui prient :

Ils ont des âmes d'eau calme et profonde, sources
Sans rides qu'un péché véniel égratigne ;
A la douleur, ombre qui passe, ils se résignent,
Roseaux qu'un vol posé de libellule courbe.

Ceux qui pleurent :
La tristesse qu'ils ont bue aux lèvres des femmes
Perle et tremble en eux, pluie ancienne sous la lune
Eparpillée au cœur des roses qui se fanent ;

Eux, les adolescents graves, à qui la Vie
A refusé le sens des images du livre,
S'endorment, dédaigneux et purs, au crépuscule.

AUTOUR D'UNE SOUFFRANCE

Quelqu'un de cher malade à la maison, malade
D'anciens soucis et d'attentes au seuil des pauvres;
Cette brume qui s'épaissit au ras de l'âme,
C'est la souffrance calme, en halo, de l'alcôve.

Nul ne parle, il fait triste; et la malade lasse
Pour dormir abandonne à nos mains ses mains chaudes,
Et toute la tendresse autour d'elle qui plane
Comme un vol d'ailes d'ombre au coin des yeux se pose. —

Le sang noir des raisins s'allume aux ceps des vignes,
Et l'Automne avenue aux jardins de la Vie
Mire son rire grave et d'or à la fontaine.

Ah ! ce songe de voir rouiller à son chevet
Le masque grimaçant des minutes hautaines...
Redevenir un peu le simple qu'on était.

L'ALLUMEUR D'AMES

La vie est terne au long du jour pour les lanternes,
Au long du jour pour les lanternes des faubourgs,
Surtout quand l'hiver faux étouffe les pas lourds
Dans la rue et que les yeux de verre se cernent

De brume. — Or la nuit vient et les volets qu'on ferme.
Des cloches ont frémi sourdement dans les tours;
L'allumeur passe, une ombre, et colle ses doigts gourds
A la hampe où tremblote un peu de joie en germe.

En de pareils faubourgs lépreux nous hivernâmes
Où se glaçait la solitude de nos âmes;
Et plus d'un soir maudit en vain nous attendîmes

Surgir du ventre noir des ruelles lointaines
L'Amour avec l'espoir vacillant qui ranime
Jusqu'au matin prochain notre vie incertaine.

FOI SCEPTIQUE

Il faut te croire, je le sais, il faut te croire,
Trouver l'oubli dans la caresse de tes doigts ;
Il faut te croire et ne rien voir de ce qu'on voit,
Et se taire, et fermer les yeux pour la nuit noire.

Sœur bien chère, malgré cette amour illusoire,
J'aurai, n'ignorant pas l'aube que je te dois,
Sous les pas de la vierge chaste de ma foi
Jonché de fleurs les parvis froids de ma mémoire.

Embrasse-moi que je m'en aille doucement,
Car il est l'heure d'être sage et que tu dormes ;
Embrasse-moi, je te pardonne si tu mens,

Si le lit garde empreint le moule de deux formes,
A ton réveil; et sois naïve, et sache oser
Tendre ta bouche amère encor d'autres baisers.

LES CHERS MENSONGES

Vos mensonges que la mélancolie estompe
Pimentent le délice avoué d'être dupe,
Et votre rire, un peu d'ironie, acidule
La fadeur des baisers mourants dans la pénombre.

D'ailleurs, puisque l'Esprit malin hante vos lombes,
Nous scellerons de foi naïve maints parjures.
Qu'importe si les lys palpitent sous vos jupes
Et si vos doigts fluets enluminent nos songes :

Nos yeux graves, au seuil du grimoire des causes,
Dédaignent comme vains et puérils les gestes
Mimés par votre grâce aux miroirs des alcôves.

Mais la bouche qui ment ravive de rosée
Les pétales pris de langueur de nos tristesses
Que le soleil brutal de la joie a fanées.

LE PARDON D'ORGUEIL

Va-t-en ! l'heure tinte pour toi d'avoir été :
Ma chair esclave est morte au poil de mon cilice.
Tu prostituas l'or lumineux des calices
A forger dans la nuit l'œuvre de volupté ;

Tu sus doser le mal avec subtilité,
Tu me débilitas par d'atroces délices ;
Aux enchères, et pour acérer mon supplice,
Tu mis le joyau noir de ta stérilité.

Va-t-en vendre ton corps à de moins chastes hôtes.
Ma porte pour ton front va se faire plus haute
Et l'oubli sur tes pas envahira mon seuil.

Femme, va-t-en! mais puisque toute chose est vaine
Et qu'un germe d'amour gîte au fond de la haine,
Je te scelle un pardon du poids de mon orgueil.

LES EXFOLIÉS

Monotone et malignement le vent d'octobre
Stridule entre les lèvres d'or des peupliers
Que l'heure de la mort a réconciliés
Et dont les troncs les uns vers les autres s'efforcent.

Un dernier cygne, neige en fuite sur l'eau morte
Où tant d'orgueils déchus se sont exfoliés...
Et l'étang noir a pris le deuil des peupliers.
Ah! ces arbres penchés sur l'ombre et qui s'éplorent,

C'est nous, c'est vraiment nous, solitaires en proie
Au vent strident de la vie âcre qui nous froisse.
Nous avons su la vanité d'être hautains,

Et nous sommes déjà las au premier automne,
Effeuillés de nos rêves que les étangs mornes
Attirèrent au fond de leur miroir sans tain.

ENCRES FANÉES

A l'entour du sandal filigrané des boîtes
Voltigent des relents doux et fluets d'iris ;
Les couvercles où l'or des camaïeux miroite
Grincent en se mouvant sur leurs gonds orfévris.

Tel délicat cercueil de rondels à Chloris,
De madrigaux musqués et précieux inscrits
Sur des parchemins clos en des gaînes étroites,
Recèle la luxure ancienne des seins moites.

Malgré que l'encre ait l'air des choses qui se fanent,
Les mots insinués en méandres pimpants
Que la fuite de l'heure a rendus diaphanes

Remémorent le temps de liesse où les Dames,
Au risque de damner à tout jamais leurs âmes,
Se chatouillaient la gorge à des pennes de paons.

CRÉPUSCULES

Les clavecins

I

Ils sont oisifs. On les a clos au fond des chambres
Qu'avivent les pastels des aïeules fluettes ;
Entre les yeux fanés et les âmes muettes
Des parlottes que l'ombre imprécise s'échangent.

Ces marquises, jadis, prestes et nonchalantes,
Esquissèrent de très exquises pirouettes,
Et sur les murs le rhythme net des silhouettes
S'élucida sous la lueur douce des lampes.

Les clavecins, ils se souviennent des minutes
Quiètes où les doigts lourds de bagues menues
Tremblotaient de lents menuets et des gavottes;

Et des soirs où, pour expier les chères fautes
D'amour, les belles mimaient sur un air de psaumes
Le sourire pincé des revêches dévotes.

II

Tel après-midi gris de novembre, vers vêpres,
Les clavecins dans leurs housses de quiétude,
Songeurs encor du rire ancien des flûtes tues,
Semblaient au gré de doigts invisibles renaître.

Or une Dame, au dam des douairières mièvres,
Secoua brusquement le sommeil des tentures,
Et, sur l'ivoire roux des touches taciturnes,
Évoqua les accords d'une marche funèbre.

Les clavecins devinant vaines les gavottes
Et vains les pas pimpants des menuets frivoles,
Un peu de jour mourut dans leurs âmes obscures ;

Et, las des froids pastels et tristes d'être infirmes,
Les instruments muets des vieux maîtres sentirent
Peser sur leur passé le dernier crépuscule.

Les cygnes

En stigmates vermeils le soleil vieilli grave
Le texte du Destin sur les ailes des cygnes ;
Dans le jour triste et las de vivre ils se résignent
Et sillent l'eau d'oubli, silencieux et graves.

L'ombre a dévoré l'or et descend d'une octave,
Et sa flûte sussure en sourdines malignes.
Plongeant leurs cols d'une délicatesse insigne,
Les cygnes boivent l'onde en deuil dont l'argent lave.

Un souffle tiède passe et meurt qui fond leur neige
Et désagrège au gré de l'heure leur cortège :
Au cœur de la nuit, tel un songe, ils s'évaporent.

Mais le temps est proche où, loin des soirs qui déçoivent,
Au ciel, miroir hanté des défuntes aurores,
Les cygnes triomphaux surgiront en étoiles.

Les âmes

Elles sont lasses de clartés, lasses de luttes,
Au seul désir que tel Passant s'arrête au seuil
Et vête leur passé d'une robe de deuil
Et sèche leur chagrin de ses mains impollues.

Leur foi défaille en ce but fou qu'elles élurent.
Ah ! pauvres âmes qui, devinant vain tout veuil,
Ont forgé pour leur rêve une armure d'orgueil
Sous le ciel où nul astre d'espoir ne s'allume.

Ah ! tristes âmes, tristes âmes de nous tous,
Dégoût de ceux qui furent serfs de leur dédain...
C'est bien la vie, et nous l'aimons puisqu'on en souffre,

De chevaucher vers l'ombre au col de la Chimère,
Vers l'ombre et vers la mort qui laissent l'âme enfin,
Éternelle, jaillir de la chair éphémère.

BOITES A MUSIQUE

O vous les boîtes à musique de jadis,
Recéleuses de si calmes mélancolies;
Vieilles de la pénombre aux histoires câlines
Recéleuses de rêves blancs que nul n'a dits;

Tandis que la nuit souple enfume les solives,
La chambrière aux yeux de lune morte ourdit
Vos airs caducs aux fausses notes insolites
Que la langueur des rideaux lourds livre assourdis.

Votre charme à celui des chambres s'apparie;
C'est d'avoir su tel dur secret qui les chagrine
Que vous prîtes ces voix au timbre, un peu, cassé.

Et le songeur dans l'ombre vierge de sa couche,
S'il noua le bâillon à son orgueil, écoute
En vos âmes sangloter l'âme du Passé.

MADELINE D'AUTOMNE

Ame blanche et fragile et qui s'ajoure en tulle,
Frêle et frileuse enfant qu'un lied las poupeline,
Votre nom se module en mineur, Madeline,
Si l'aurore a fleuri son rosier dans vos mules. —

Que la maison dont le silence nous accueille
Dévête pour nos doigts de leurs housses de deuil
Ses clavecins muets dont l'âme s'est enfuie,

Et rompe le sommeil que les chambres simulent
Où dans les lourds bahuts aux guimpes d'orphelines
Dorment sur leur velours violes et sourdelines
Parmi les parfums morts des anciens crépuscules :

Car l'ombre a mis ses froides lèvres sur le seuil,
Et dans les clos d'or vieux qu'elle attriste de pluie
L'automne nous fait signe et les roses s'effeuillent.

SOIR AU CLAVECIN

Votre main alanguie erre à fleur de clavier,
L'or assoupi s'éveille aux topazes des bagues,
Et la musique lente et vieillotte enrubanne
Nos songes que le jour hostile a déliés.

La cire agonisante ourle les chandeliers,
Vous chantez à sous-voix; je vous parle à voix basse :
Ah ! notre amour plus doux qu'un vin vieux des Barbades
En des flacons trapus et poudreux oublié...

Votre bouche à ravir se crispe d'une moue
Pour ce que l'annulaire, en piquant une mouche
Sur votre gorge, entre les seins put dévier.

Vous défaillez dans la caresse des ténèbres
Et sous l'aveu troublant qui s'attarde à vos lèvres ;
Et le lied s'alangore et meurt sur le clavier.

LOINTAIN PASSÉ

C'est un air las dont la tristesse s'atténue,
Dont l'amertume se dégrade par nuances ;
Enfin sa mort qui nous dorlote de silence
Et sans qu'on sache d'où la caresse est venue.

Peut-être aussi les glaces ternes dont l'eau nue
Refermant son cristal sur la langueur des lampes
Mire au bout d'une longue enfilade de chambres
Un songe gris qui s'indécise et diminue.

Passé, boîte à musique ancienne qu'on remonte
Les soirs où la robe de l'heure semble noire
Et qu'on ouate en la célant dans les armoires.

Passé lointain, fluette aïeule aux mains ridées
Qui calmes sous le charme puéril des contes,
Passe à nos doigts d'enfants tes bagues démodées.

DIEU VOUS GARDE

Les souvenirs muets d'autrefois, ma Tristesse,
Dans vos cheveux ternis passent l'or de leurs peignes
Tandis qu'aux rideaux clairs alourdis de dentelles
Houlent des plis où les lueurs du jour s'éteignent.

J'ai suivi pour venir des routes incertaines,
N'ayant souci des ronciers faux dont nos pieds saignent,
Car je savais trouver la Dame qui protège
Les révoltés, et les dorlote et les enseigne.

Dien vous garde, Tristesse mienne, Dieu vous garde,
Qu'à mon seuil votre robe encor longtemps s'attarde
Avec ses ondoiements et ses langueurs de palmes;

Vous avez eu pour moi des caresses menues,
Vous avez rafraîchi mon front de vos mains nues :
Dieu vous garde, mon deuil, Dame des larmes calmes.

TELLE PEINE

C'est une peine amère et lourde, et que je cache,
Désespérante et cependant douce à mourir ;
Elle est comme un vieux air qui ne veut pas finir,
Elle est venue avec le soir sans qu'on le sache.

C'est elle qui détourne l'homme de sa tâche
En lui livrant la clef des douleurs à venir,
Et lui souffle l'espoir mauvais de s'endormir
Dans le linceul du rêve et des voluptés lâches.

Ce chagrin veille à mon chevet et me dorlote,
Et ravive le sens des stériles parlottes
Et l'angoisse de voix de femmes qui sanglotent.

Sous le fardeau rugueux des jours les mains défaillent:
Que l'arantèle de mon âme, maille à maille,
Au fil d'un songe gris en dérive s'en aille.

LES JARDINS CLAIRS DE PLUIE

Loin de la rumeur lourde et barbare des villes,
Sache oublier, et, seul avec ton ombre, écoute
Le fleuve lumineux dont les eaux d'or s'écoulent
Vers la mer de silence où le songe t'exile.

Le soir chante en sourdine aux voix des sources vives,
Les cygnes frissonnants s'endorment sur la douve :
C'est l'heure de pardon et c'est l'heure aux mains douces
Où l'âme des jardins clairs de pluie est pensive.

Et tandis que l'arôme des roses de mai
Qui, volute à volute, humides, se défeuillent,
Eveille au cœur de ceux qui n'ont jamais aimé

Le charme de l'amour et des lèvres mourantes,
La tristesse divine effile aux cils des feuilles
Tout ce qui pleure en toi dans la goutte qui tremble.

POUR ENDORMIR LE SILENCE

Ma voix grave pour vous parler s'est alanguie,
Ne se souvenant plus des luxures anciennes,
Et votre âme où, le soir, mes tristesses reviennent
A délaissé le charme vain de l'heure enfuie.

Insoucieuse du vent morne dans la pluie,
Du jour déchu filtrant aux lames des persiennes,
Vous avez pris mes mains et mes mains furent tiennes:
Tels deux lys s'éffeuillant l'un à l'autre s'appuient.

Lourds d'ombre et de passé nos cœurs se remémorent;
A quoi bon s'efforcer vers un but ? on ignore
Si l'or sonnera clair des nouvelles aurores.

Aussi venons-nous-en par le songe, ma sœur :
Que nos baisers subtils, se mourant de douceur,
Endorment le silence à leur rhythme obsesseur.

L'ESPOIR SI SIMPLE

C'était si simple, mon espoir : une qui m'eût
Aimé, me sachant triste et las des lèvres vaines,
Qui n'eût trouvé, le soir, pour endormir ma peine
Que des mots dont les cils lumineux sont émus.

Et nous parlions des morts que nous avons connus ;
Les doigts entrelacés mais se frôlant à peine,
Nos voix graves prenaient dans leurs robes à traînes
Le charme des aïeuls un peu dessouvenus.

Or la poussière ouate le Livre des années :
Rien n'a ridé l'herbe stagnante des allées ;
Les peupliers prolongent leur plainte infinie

Comme un air terne dont le rhythme en deuil obsède ;
Et cette lamentation des feuilles sèches
Que le stérile vent de novembre éternise...

LIGNES D'EXIL

Amour lointain pour les soirs tristes où la chair
Défaille et saigne et cherche autour d'elle un refuge ;
Tristes du songe effarouché qui se refuse
Et s'incruste aux vitraux où s'irise l'hiver.

Ces mots, qu'un peu de tulle gris a recouverts,
Me parlent des enfants d'autrefois que nous fûmes
Et d'automnes au bord de l'adieu qu'on recule,
Et de tel parc dont l'abandon nous était cher.

Malgré toutes les feuilles rousses qui le jonchent,
Mon âme en cet amour revit l'ancien exil,
Car il m'éloigne de la joie et du mensonge.

Et La sachant mourir et qu'Elle se résigne
Je devine s'étendre en ombre sur ces lignes
Sa palpitation douloureuse de cils.

DERNIÈRES VEILLES DE DÉPART

I

Derniers jours d'un amour qui meurt, gouttes de pluie
Qu'une à une le vent détache des feuillées,
Notes de clavecin sourdement prolongées,
Pétales en allés de roses qui vieillissent.

Derniers jours, vol lointain de colombes en fuite,
Étoiles que l'aube ivre en s'éveillant efface ;
Derniers jours, chapelet des larmes diaphanes
Qui scintillent dans l'ombre et que nulle n'essuie...

Et quand le pas léger de celle que j'aimais
Et sa voix triste qui décroît vers le couchant
N'effaroucheront plus les merles sur les haies,

Je lirai mon destin dans l'eau morte où se penche
Et tremble la maison solitaire : et les chambres
Attendriront leur âme à ma plainte d'enfant.

II

L'heure triste du fond de sa vie est venue
Dans le rire dupeur des roses du départ ;
L'enfant silencieux a quitté vers le tard
La chambre close où les musiques se sont tues.

La grille douloureuse, au bas de l'avenue,
S'est lentement ouverte et vire dans un cri ;
Longtemps s'étouffe, bruit mourant d'eau qui tarit,
Le murmure lointain des voix qu'il a connues...

Il sent que l'ombre est sur son âme et qu'elle a mal
Et qu'une bise aiguë en gerce le cristal ;
Et l'enfant, que la main charitable abandonne,

Dans le parc bruissant où la pluie a cessé
Exile de ses yeux le rêve du passé,
Et reste seul à sangloter parmi l'automne.

III

D'un pas traînant, comme affaibli, l'heure s'en va,
Ne laissant d'elle qu'un peu d'ombre sur le sable.
Il faut la suivre encor dans sa marche inlassable
Et ressonger en vain la halte qu'on rêva.

Fermons les yeux, ma calme sœur, et soyez forte ;
J'emporte notre amour crucifiée en moi
Avec l'espoir qu'une aube neuve et votre foi
Des linges du passé susciteront la morte.

Et c'est en sanglotant pourtant qu'on se résigne.
Le Seigneur a chassé l'ouvrier de sa vigne,
Et celui-ci croise les bras, s'arrête, et fuit.

Le soir tombe, fermons les yeux, ma calme amie.
L'eau, veuve des divins cygnes, s'est endormie,
Notre âme flotte à la dérive dans la nuit.

LA NUIT D'INFINIE TRISTESSE

LA NUIT D'INFINIE TRISTESSE

L'homme abreuve à jamais sa peine au même soir,
Aux sources du passé boivent d'autres colombes;
Tant de chagrins ont enlacé la même tombe,
Tant de songes sont morts dans le même miroir...

La mer efface au loin les voiles de l'espoir,
La mer a délaissé la grève où la nuit tombe,
Et l'inconnu qui passe et ne veut pas s'asseoir
Ecoute s'engouffrer le vent plaintif aux conques,

Le vent toujours plus grave et triste sur la grève ;
Et, las du large où, monotone et lourd sanglot,
S'écroule la rumeur lumineuse des flots,
Il s'éloigne en haussant la torche de son rêve

Vers les plaines où la forêt, sinistre aïeule,
Palpitante, élargit ses jupes de ténèbres ;
Il entre, il écarte les branches, et les feuilles
Qu'il effleure du front tremblent comme des lèvres.

Et l'inconnu s'arrête au bord d'une fontaine ;
D'un geste qui pardonne il impose les mains
A cette onde qui s'offre aux errants des chemins,
Et parle comme pleure une douleur humaine :

N'est-elle pas toujours aussi limpide et calme,
Cette source, cristal serti dans le rocher,
Où l'adolescent grave autrefois vint chercher
Un miroir assez clair et profond pour son âme,

Où la femme si douce, et qui semblait avoir
Emprisonné de l'aube à l'ombre de ses cils,
Me regarda longtemps avec des yeux pensifs,
Et me tendit à boire, un soir où j'avais soif,

A boire dans la coupe ardente de sa bouche.
Et j'ai cru que la femme aimait, je l'ai suivie
A travers des pays de brume et de prairies
Où ses pas éveillaient des roses dans la boue ;

La bonté de la nuit m'endormit auprès d'elle,
Et nous ne savions pas que la chair est mauvaise ;
J'enveloppai les contours frêles de ses rêves
De vers subtils qui la frôlaient comme des ailes,

Et l'heure de l'amour descendit dans ses yeux,
L'heure où l'ombre s'emplit d'arômes et de souffles,
Où l'oreille de l'homme éperdûment écoute
L'immensité qui monte en prière vers Dieu.

Pourquoi l'enfant rieuse à qui j'ai tout donné
Retira-t-elle un jour ses mains d'entre les miennes
Avec un dédain froid des gestes qui retiennent ?
Ah! pourquoi celle-là m'a-t-elle abandonné ?

Et la Vie éternelle répond : le Destin
Veut qu'aux vasques d'antan boivent d'autres colombes,
Qu'à chaque aurore un lys meure à la même tombe
Et que l'essaim nouveau s'enivre à l'ancien thym. —

D'autres puiseront donc un peu d'ombre à cette âme
Comme on viole l'eau sombre au cœur des puits profonds,
Mais nul d'eux ne saura quel parfum s'en émane,
Ni l'or que le soleil incrusta dans le fond.

Moi je ne dois plus voir neiger dans la lumière
Le vol immaculé des cygnes sur les cîmes,
Et le matin qui naît scellera mes paupières,
Car la route où je marche aboutit à l'abîme.

La Mort splendide et bonne et calme se dévoile,
Et je me penche, une dernière fois, pour boire
A la source d'amour dont l'eau glacée et noire
Recueille l'agonie immense des étoiles.

TABLE

14.



ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le dix octobre mil huit cent quatre-vingt-quinze

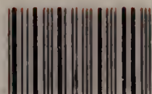


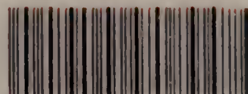
Pour le

MERCVRE

DE

FRANCE


a39003


007394371b